

Coeurs de harkis

Léna Marchal, Audrey Philippe et Manon Vignaud sont élèves de 1ère ES au lycée Georges Leygues de Villeneuve-sur-Lot.

Durant l'année scolaire et dans le cadre d'un travail d'étude et de recherche elles ont préparé **un ouvrage et un film sur la communauté harkie dans notre région.**

Un ancrage qui les a conduit à partir à la recherche des épisodes de leur histoire pour parler de la guerre d'Algérie, de l'indépendance et de ses suites.

Elles ont été accompagnées et conseillées dans leur travail par **trois professeurs d'histoire et de français du lycée de Villeneuve et du collège de Castillonnès.**

Après avoir pris contact avec **Hamid Khemache**, président de l'association départementale des harkis de Dordogne et des amis d'Afrique du nord, sa fille Sabrina (*petite-fille de harki*) et Gérard Gente (*webmaster du site et marié à une fille de harki*), elles ont pu converser le temps d'un après-midi avec une famille de rapatriés et rencontrer **Hocine et Louiza Mouhoubi** dans leur maison de **Bergerac.**



Elles sont passées d'un postulat centré sur l'histoire des Harkis et des Pieds-Noirs aux héritages sociaux et mémoriels de l'indépendance : une étude plus complexe et plus focalisée sur la seconde génération afin de mieux cerner les conséquences de l'accueil et du reclassement des Harkis et de s'intéresser à leur ressenti actuel .

De cerner la place qu'ils tiennent dans notre histoire et notre vie régionales.

L'interview permet de revenir sur les étapes d'un parcours mouvementé, l'arrivée dans le Sud-Ouest, les camps, les zones d'accueil, l'intégration, la vie avant et après la décolonisation.

Hocine Mouhoubi est un ancien harki et a participé à la guerre d'Algérie.

Hamid est un ancien combattant, fils de harki. Il a été rapatrié.

Ils sont tous deux témoins et acteurs de cette histoire.

Audrey, Manon et Léna posent des questions pour indiquer les grands axes de leur plan d'étude et compléter leurs connaissances.

Un discours vivant et animé de plus de trois heures s'engage alors pour comprendre l'histoire de ces combattants d'Afrique du nord qui ont servi la France, ont été rapatriés en France et mal accueillis puis abandonnés par l'Etat...

Avec des mots et des images parfois fortes mais aussi beaucoup d'affectivité.

Les souvenirs sont encore délicats sur certains épisodes de la guerre civile, le rôle des autorités, la torture, l'exil, le manque de reconnaissance et les difficultés liées au statut, à la langue et à la culture. Un témoignage fort et des ressentis actuels qui sont recueillis avec la complicité de Gérard Gente, qui réalise le film, anime le débat et propose un livret d'archives.

Hocine et Hamid racontent et donnent des anecdotes. Leur discours n'est pas pré-construit, la mémoire n'est pas forcément consensuelle, de sorte qu'ils permettent à chacun d'écouter, de poser des questions et de donner un avis en toute légitimité. La discussion est bien alimentée.

Ils sont nés en Kabylie et ont leur propre vision de la guerre et de ses conséquences, de l'attitude de l'armée et du F.L.N. De la politique française.

Avec indulgence ou avec sévérité suivant qu'il s'agisse des harkis ou du camp opposé mais toujours humble. Ils ne peuvent cependant se détacher de la pensée des événements tragiques qui les ont particulièrement affectés.

De cette « sale » guerre faite avec des bâtons, des fusils et..... le drapeau français !

Avec des arguments critiques et constructifs dans un souci de mise en perspective. Il n'y a pas d'embarras de mémoire. Les secrets ne sont pas ensevelis. Ils sont vigoureux et partagés. Les lycéennes n'épuisent pas l'examen de questions complexes et essaient de ne pas s'écarter du sujet. Gérard tire le fil par le bon bout : celui de la connaissance et de la vérité.

Il filme, organise en même temps la rencontre et sait élargir le propos sans le relativiser.

L'essentiel est de dire, de comprendre et de faire comprendre....

L'interview de Louiza et d'Hocine Mouhoubi, d'Hamid et de Sabrina Kehmache

Le point de départ du dialogue est lié aux Harkis et à la guerre d'Algérie

« Hocine et Hamid, pouvez-vous nous rappeler en quelques mots qui sont les Harkis historiquement, et ce qui leur est arrivé après la fin de la guerre d'Algérie en 1962 ? »

Hamid et Hocine nous précisent qu'ils veulent vraiment nous faire connaître leur histoire, en toute objectivité et à travers leur récit de vie de harki et de fils de harki.

Ils reviennent sur la définition du mot « harki » :

« Les harkis sont des soldats indigènes musulmans engagés dans l'armée française durant la guerre d'Algérie : ils représentent une partie des Français musulmans de souche arabe ou berbère. C'est un mot qui fait partie du vocabulaire de la guerre et du contexte de l'époque : les corps indigènes ont toujours existé dans l'armée française depuis le début de la colonisation en 1830 malgré la volonté exprimée d'une indépendance des peuples colonisés. Les harkis en font partie. ».

Hamid nous rappelle aussi qu'il a perdu son père et son grand-père lors de cette guerre.

Les premiers mots sont durs. Il y a déjà beaucoup d'engagement émotionnel.

On va le retrouver tout au long de l'interview.

Gérard l'a déjà compris : il filme et fait des gros plans.

« La volonté d'indépendance du peuple algérien également souhaitée par L'Etat français ne doit pas occulter le massacre et l'abandon des harkis et de leurs familles. De tout ce qu'ils ont subi après 1962... ». Hamid est critique à l'égard des choix et des ordres politiques du gouvernement de l'époque.

Il dit simplement que la décolonisation aurait pu mieux se passer...

Avec ses mots et son regard.

« Il faut savoir que si la guerre d'Algérie a commencé en 1954 et s'est achevée en 1962, le Général de Gaulle avait déjà prémédité d'abandonner l'Algérie en 1945 aux mains du F.L.N pour des raisons politiques ;il a donc tout fait pour donner l'indépendance aux Algériens alors qu'en très grande majorité ces derniers souhaitaient rester Français.

Oui, les Algériens voulaient que la France reste en Algérie.Le sort des harkis était donc de se faire massacrer avec la complicité du gouvernement français à la fin de la guerre et à l'issue du référendum du 1er juillet 1962 qui proclamait l'indépendance de l'Algérie algérienne.Nos parents ont payé de leur vie : ils ont connu l'horreur et le déshonneur».

Les premières notes sont importantes pour resituer les évènements dans le contexte de la guerre. Hocine s'exprime à son tour :il rappelle son engagement dans l'armée française en 1954 à l'âge de 19 ans et explique comment il est devenu harki :

« Je suis devenu harki par choix et par nécessité.Pour servir la France qui est un pays que j'aime. Pour nourrir mieux ma famille car nous disposions d'une solde et nos revenus étaient faibles et insuffisants. J'ai intégré une harka en 1954 : notre rôle était de soldat était de protéger et de défendre nos villages face au radicalisme et au fanatisme.

Face à la dictature du F.L.N.

Nous faisons partie de groupes mobiles, des sortes de commandos placés sous l'autorité d'un officier de l'armée française.Nos contrats étaient renouvelables.Notre tâche était d'accomplir des opérations militaires.En 1954, nous étions déjà plus de 50 000 en Algérie.Nous agissions dans les régions délaissées par les colons.

C'est officiellement le 8 février 1956 que l'ordre de créer des harkas dans toute l'Algérie a été donné pour assurer la sécurité territoriale.

C'était pour moi plus un choix, un engagement qu'un véritable enrôlement : nous étions des Français musulmans et partisans de l'Algérie française tout simplement et les mouvements nationalistes nous faisaient peur.Ils semaient la terreur dans nos campagnes...

C'était pour nous comme un acte de fidélité.On ne pouvait pas penser que la France pourrait nous trahir un jour...

L'armée française avait de plus de moyens que le F.L.N et puis il y avait quatre fois plus de musulmans dans les harkas que dans les commandos ennemis !

160 000 harkis sur les 8 millions d'Algériens selon les registres de l'armée française en 1961.

Nous nous sentions protégés et bien encadrés.Il ne pouvait rien nous arriver.Nous avons confiance. Pour cela, nous avons laissé nos villages, nos fontaines, nos oliviers, la maison de nos parents, nos terres....tout ce qui nous appartenait et appartenait à nos aïeux.....

Jamais nous n'avons envisagé une issue aussi douloureuse et dramatique.....

Nos parents avaient choisi de s'engager aux côtés de la France parce qu'ils avaient choisi de rester Français.Il fallait gagner le combat pour cela.Nous aurions préféré le faire sans qu'il y ait d'affrontement.Après tout, nous avons toujours tous vécu sur la même terre depuis 1830..... ».





Hocine dit aussi que son histoire est aussi liée à sa culture, à la géographie, à la migration, à la colonisation et à la décolonisation. Des rapports avec sa famille, ses voisins. Une histoire de liens humains, de rencontres personnelles et précieuses en Kabylie, dans l'Algérie coloniale et en France. Un fragment d'humanité.

« Les harkis ont aussi à cette époque construit leur propre image à partir de celle de leurs ennemis....il fallait bien se défendre » dit Hamid.

« Quelle a été la situation des Harkis après les accords d'Evian et la proclamation de l'indépendance algérienne ?

Hocine revient sur les événements.

Il dit que la sortie de guerre a été difficile.

Qu'il n'était pas évident d'interpréter le message de l'Etat : certains Harkis dit-il ont même choisi de revenir dans leurs villages en tant que civils et ont été massacrés.

Hocine a perdu des camarades et nous parle de la torture, des brûlures à la chaux et de certains supplices.

Avec beaucoup d'humilité.

Il veut nous dire ce qui s'est réellement passé...

Les images et le récit sont durs, les flashes parfois insoutenables.

Il dit que les violents attentats et les représailles ont finalement rendu inapplicables les accords d'Evian sur le terrain.

Un climat de haine s'est emparée de l'Algérie qui voulait punir les « collabos », les « traîtres ».

Les Harkis étaient devenus ceux qu'il fallait haïr....

La sécurité n'était plus assurée, nulle part.

Nos parents, nos enfants, nos familles étaient en danger.

Tout le monde était terrorisé. Il fallait se cacher, rester le plus discret possible pour éviter les dénonciations. Les exactions et les actions violentes ont commencé et l'horreur de la guerre s'est révélée à ce moment-là....

On était bien loin de prêcher le pardon fraternel.....
Il fallait se méfier de tout le monde. On n'avait plus confiance en personne.
Ni du voisin, ni même du cousin....

*« Notre seule protection et notre seule solution était le transfert rapide en France car il y avait urgence : un plan de rapatriement a alors été décrété dans l'urgence et le départ a été un peu chaotique dans des bateaux de la marine, dans les cales à bestiaux.....
Nous avons traversé la Méditerranée dans ces conditions et l'exil a été pour nous le début d'une nouvelle trajectoire. Que nous n'avions pas choisie au départ....
60 000 Harkis ont fait le voyage sans retour. Les autres n'ont pu passer car les autorités français ont bloqué les transferts sur ordre politique. Nous avons eu la chance de passer.
Les autres sont restés.....
Nous avons le choix entre la valise et le cercueil. Nous avons quitté l'Algérie sans même la valise..
Après notre arrivée à Marseille, nous avons connu les camps du Larzac et de Rivesaltes avant de remonter jusqu'à Lyon et d'aller travailler dans les Vosges, dans une caserne près d'Epinal.*

*Nous allions où il y avait du travail. On n'avait pas d'autre choix que de suivre et d'exécuter les ordres. Il fallait se déplacer en fonction des besoins.
Les campements étaient très stricts, grillagés et surveillés par des militaires et des gendarmes qui craignaient des représailles sur le sol français.
Une sorte de deuxième exil, un second abandon....
A l'image des camps de regroupement que nous avons connu en Algérie.
Des souks improvisés et mal équipés pour faire face au froid et à la neige.
A notre arrivée, nous n'avions même pas de chaussures ni de vêtements chauds.
Dans cette misère noire, même le climat n'était pas sain.
La nourriture était distribuée par l'armée.
Des villages de fortune figés sur des terres qui semblaient abandonnées elles-aussi.
Incapable de faire pousser le moindre olivier.
Il y avait là des familles entières, entassées comme nous dans une seule pièce sans commodités ni confort, des mères seules et des veuves sans enfants.*

Déracinées.

*Nous étions parqués comme du bétail, traités comme des animaux.
Comme des chèvres laissées dans un champ.....
De véritables mouroirs dans la nature dit Louiza.
Des lieux de rélévation....qu'il fallait au plus vite quitter !*

Louiza et Hocine décrivent le quotidien mais ne s'attardent pas trop sur les détails.
Leur souffrance est encore présente. Ils ne veulent pas trop garder ces souvenirs.

*« Nous avons ensuite quitté l'est de la France pour le Sud-Ouest et sommes finalement arrivés à Bergerac, dans un camp et un hameau de forestage. Il y avait aussi du travail dans les industries locales à cette époque. Cela a été notre chance.
Nous souhaitions vraiment quitter le camp et avons pu nous installer définitivement sur le sol français....
Une terre maintenant nouvelle pour nous et nos enfants. Un nouveau départ. »*

« Pourquoi l'intégration des Harkis a-t-elle été aussi difficile selon vous ? »

Louiza est émue : elle partage les propos de son mari et prolonge la discussion avec Léna, Audrey, Manon et ses filles. Elle parle de son histoire « contrariée », du drame et du sort des harkis après 1962.

L'approche et les questions sont plus thématiques : *intégration, identité, mémoire personnelle et collective, transmission parentale.....*

Elle parle de ceux qui ont survécu au drame et des amis qui sont morts dans la misère.

D'intégration, de respect, de tolérance, de religion et de droits humains fondamentaux.

Ceux qui permettent de vivre tous ensemble car « on est tous pareils » dit-elle.

Ceux qui n'ont pas été respectés après la décolonisation.

Elle parle de ce malaise diffus devant les autres et dit qu'il est difficile de rendre compte que de l'amour d'autrui avec lequel il coexiste...

Elle dit qu'elle n'a pas changé et qu'elle n'a jamais cherché à tenir compte de la

« différence » : celle qui dérange les autres....

« Après tout, dit-elle, Dieu n'est-il pas le même pour tous ? »



« Pour nous, l'intégration a été comme un deuxième exil. Une deuxième mer à franchir. Nous sommes arrivés sans rien, avec les habits que nous avons pour partir. Sans rien de plus. Nous avons découvert un pays que nous ne connaissions pas, dans lequel nous ne parlions pas la langue....

Nous les rapatriés d'Algérie, les étrangers musulmans.

Qui avons fait le choix de la France.....en Algérie.

Comment s'intégrer dans une société méconnue ?

Il a fallu nous adapter à la société française car elle nous a jamais reconnus....

Nous adapter à la vie française.

On n'avait rien pour le faire alors que notre première qualité était d'être des citoyens français...

On a même été naturalisés alors qu'on avait déjà nos papiers !!

La France a redéfini et reconstruit notre identité !

C'est un peu comme si nous étions proscrits de la nation.

La possibilité d'intégration était très limitée au départ car nous n'étions pas considérés comme des « immigrés normaux, ordinaires ».. !

Nous avons le sentiment d'avoir été sacrifiés, on ne voulait pas qu'il arrive la même chose à nos enfants.

On a vraiment commencé à se battre pour eux.

On n'était pas traité comme les autres parce qu'on était séparés...des autres

On avait l'impression de vivre en marge. On n'avait même plus de certitudes.

Il n'a donc pas été facile de s'adapter.

Dans un contexte hostile, une sorte de mélange de malaise social et de malaise de conscience....

Ce n'est pas facile à expliquer.

Le travail nous a un peu aidés, la misère non.

Il était difficile de s'intégrer dans ce contexte de difficultés car on n'avait accès à rien. Donc, on restait pauvres et on ne partageait rien. La tentative du repli était forte à l'époque mais nous y étions presque contraints.

Il était dit qu'on ne vivrait pas comme les autres.

Pour les Français, nous étions des assistés et ne payions pas d'impôts.... des dépendants de l'Etat qui profitaient....du logement, de la nourriture et des soins médicaux....

Le montant des allocations restait faible et était parfois difficile à obtenir.

Il fallait tout le temps se battre contre l'administration.

On ne gaspillait rien.

On ne pouvait pas. On avait très peu d'argent.

L'obtention d'un travail, d'un logement et d'un statut social a été un atout pour favoriser notre insertion en dehors des camps et des hameaux de forestage.

Nous avons connu des conditions de vie difficiles à Rivesaltes, dans le Larzac et dans les Vosges.

Nous voulions aussi décider de notre sort. C'était la condition de notre survie. D'une vie normale.

Certains harkis se sont libérés des camps, d'autres n'ont pas pu ou voulu en sortir : ils ont préféré rester regroupés, marginalisés ou assistés. Ceux qui ont voulu s'en sortir n'ont pas choisi la voie la plus facile mais ont préféré rechercher un mieux-être et de meilleures conditions de vie.

C'est ce que nous avons fait mais peu nombreux sont ceux qui ont réussi à le faire. Tous les gens n'étaient pas indifférents à notre égard. On a pu se faire des amis et notre appartenance à la communauté harkie n'a jamais entravé notre travail d'intégration. Car c'est un véritable travail que nous avons dû accomplir pour y parvenir.

Aussi dur que celui que nous avons mené jusqu'à notre retraite.

Il a fallu lever beaucoup de barrières... »

« Dans l'administration, surtout, ajoute Hocine.....car nous n'avons jamais posé de problèmes à quiconque. Nous avons toujours respecté les lois de la République.

Certains croyaient même qu'en ne le faisant pas, ils seraient expulsés vers l'Algérie : ils avaient peur d'y retourner....

J'avais parfois l'impression que les immigrés étaient mieux traités que nous.

A cette époque, les difficultés d'intégration ont été accentuées par les problèmes d'hostilité et de racisme à l'égard des Maghrébins en France. Cela ne nous a pas aidé.

On était des Arabes, pas des Français.... !»

Les filles d'Hocine et de Louiza et Sabrina écoutent attentivement et sont émues.

Elle savent que Louiza ne cherche pas la compassion et a besoin de parler.

Avec une franche volonté.

Selon elles, tout est affaire de culture, d'apprentissage et de société.

Louiza dit aussi qu'elle n'a jamais connu le racisme avant d'arriver en France et....que celui-ci ne choisit pas ses victimes.

Qu'il faut toujours garder sa lucidité face à soi-même et face à la société.

Celle qui classe avec des étiquettes et des images.

Celle qui poursuit parfois la guerre dans les esprits.

Celle qui dit encore que les Harkis sont en France à cause de leur passé....

De leur transfert.

Elle dit qu'il faut en parler sereinement et intelligemment, pour que cela ne se reproduise plus.

Quelles que soient les justifications ou positions politiques et idéologiques.

Quelles que soient les revendications.
Même les plus légitimes....

Elle parle d'un grand gâchis et des liens qui ont préservé la famille :

*« Nous avons tous une communauté de destin. Nous sommes une grande famille qui doit rester unie pour ne pas oublier. Aujourd'hui, l'Algérie et la France doivent entretenir des liens forts et moins douloureux : autant les faire vivre à travers le partage et le bonheur d'être tous ensemble, comme nous le sommes avec vous autour de cette table !
Nous avons toujours cherché à instaurer des liens privilégiés entre nos deux cultures.
Par conviction et par respect de nos racines ».*

La mise en perspective du travail est bonne et sérieuse pour développer ces quelques analyses. Gérard et Hamid acquiescent.
Ils savent que l'interview est déjà réussie.
Louiza et Hocine ont levé le voile du silence et du passé commun pour se réapproprier et transmettre leur mémoire.
Ils disent maintenant qu'on peut aborder la question harkie avec plus de sérénité.
Leurs trois filles présentes à leurs côtés les encouragent dans ce sens.
On sent les liens personnels forts, une grande solidarité familiale.
On comprend le sens de leur existence et de leur vérité : tout le monde participe.
L'ambiance est au partage, très conviviale et respectueuse.
Les pistes de discussion et de réflexion sont intéressantes et fournies.
Constructives.
Elles alimentent la prise de notes et le débat.
On ne voit pas passer le temps.

« Pouvez-vous nous dire si vous vous sentez maintenant plus Harkis, Français musulmans ou Français tout simplement ? »

Les filles d'Hocine et de Louiza disent qu'elles se sentent plus Françaises, sans pour autant renier leurs origines.
Elles sont bien intégrées dans la société, dans le milieu social, associatif et professionnel.
Elles ont fait leurs propres choix.
Avec leurs parents.
Elles disent que la plupart des harkis sont musulmans mais pas tous.
Louiza fait la prière cinq fois par jour. En toute simplicité.
Pas elles.
Elles sont françaises, un point c'est tout.
L'Algérie, dans l'histoire de leurs parents, dans leur histoire est un pays de « coeur ».
Elles disent que cela compte aussi.
Elles sont fières de leurs parents et du parcours qu'ils ont tous accompli. Ensemble.
Elles disent que leurs parents les ont éduquées correctement dans le respect des valeurs de la République.
Le plus important à leurs yeux restent les valeurs morales et familiales.
Celles-là sont indestructibles. C'est le ciment de leur vie.
Louiza et Hamid disent que la construction identitaire est forcément différente chez les fils, les filles, les petits-fils et les petites-filles de harkis. Ils sont Français et fiers de l'être.
Ils disent aussi que c'est une question de génération car ce sont leurs enfants qui se battent aujourd'hui pour défendre les combats qu'ils n'ont pas pu mener auparavant.



Hocine et Louiza n'en ont pas beaucoup parlé et ils ne savaient pas comment l'écrire. L'héritage historique, familial et culturel est fondamental pour eux et les futures générations. La filiation semble aussi moins embarrassante à notre époque. C'est pour cela qu'il est peut-être plus facile de l'évoquer. On le sent bien dans l'interview. Yamina et Emmanuelle disent que l'intégration se fait mieux quand on n'a pas besoin d'en parler ou de la justifier.....

Sabrina Khemache a 17 ans : c'est une petite-fille de harki. Elle est élève de Terminale ES au lycée Maine de Biran. Elle a l'« *âge de l'identité* » dit son père. L'âge de comprendre son histoire. Elle est aussi devenue la porte-parole de « *sa* » communauté au sein de l'association. Elle a son opinion et ses convictions. Le message est franc.

« Nous devons, nous enfants et petits-enfants de harkis écrire à notre manière la suite de leur histoire. En parler pour dépassionner les querelles entre les familles et les clans, pour que les harkis trouvent enfin leur histoire. Par la mémoire de chacun et la connaissance de l'autre. L'émergence de la seconde génération est importante dans la construction de nos mémoires. Il y a de plus en plus d'ouvrages, de films et de documentaires sur la question harkie et le rôle des associations se développe bien. Ce n'est pas seulement pour revendiquer ou réclamer justice : simplement une reconnaissance légale et identitaire : harkis, c'est aussi une des pièces de notre identité, la bataille et l'enjeu de notre mémoire. Comme une passerelle. De sens et de sang, celle de nos origines. »

Elle est admirative du travail des lycéennes et de leur attention pendant toute la durée de l'interview. Elle aurait aussi aimé faire son TPE sur la question harkie mais elle dit qu'elle n'a pas trouvé de camarades pour le faire. Elle a donc choisi un autre sujet. Par défaut.



Elle ajoute aussi que le sujet est maintenant bien traité en cours d'histoire de Troisième et de Première même si le sujet fait encore débat.

« Les harkis n'ont jamais rien demandé » dit Hamid.

« Simplement qu'on les respecte dans leur dignité d'être humains : c'est aussi le rôle des associations que de poursuivre ce combat. »

«Hamid et Gérard, pouvez-vous nous présenter votre association et quels sont ses buts ? »

Gérard prend la parole et dit qu'il faudra aussi penser à faire quelques photos à la fin de l'interview et du film.

Gérard et Hamid expliquent :

« Notre association est déclarée et reconnue officiellement par les autorités préfectorales et politiques : elle a pour nom « Association départementale Harkis Dordogne veuves et orphelins et a été créée le 14 février 2012».

Notre mouvement s'inscrit dans le respect des valeurs républicaines et constitutionnelles, c'est-à-dire que nous obéissons aux lois et aux règles de droit pour mener nos actions et revendications qui vont de pair avec les dispositions de la Constitution de la Vème République et la constitutionnalité pour défendre les droits et intérêts de la communauté harkie.

Nous relayons beaucoup d'informations sur notre site et organisons des soirées dans le cadre de fêtes, de manifestations ou de commémorations.

Le site est riche de ces renseignements et de conférences thématiques liées à la question harkie.

Nous intervenons aussi dans le cadre des difficultés que les familles de harkis sont amenées à rencontrer avec les structures administratives au niveau local. Il y a encore environ 1800 harkis, enfants et petits-enfants de harkis dans le département de la Dordogne et il existe encore des discriminations sur les attributions de logements, d'allocations, d'emploi et de formation.

Nous essayons de répondre au mieux aux besoins de ces familles.

Nous menons aussi des réflexions sur les problèmes liés à l'Afrique du nord, sur les problèmes d'amélioration et de revendication... ».

La femme de Gérard est aussi fille de harki.

Hamid dit aussi que le combat pour la défense des droits n'est aussi toujours pas fini.....

« Nous attendons toujours une reconnaissance publique et officielle de l'Etat, une reconnaissance de plein droit.....sa responsabilité dans le massacre des harkis, leur abandon et leurs mauvaises conditions d'accueil.....la tragédie d'une communauté indésirable et montrée du doigt...lui qui ne nous reconnaît pas Algérien ni Français.....ce n'est pas une position très favorable..... !

Ce malgré les engagements de nos trois derniers présidents.....qui ont reconnu officiellement la responsabilité de notre pays dans l'abandon, le désarmement et le massacre de ses soldats français en Algérie et de leurs familles.Nous avons été déçus par les promesses de Jacques Chirac, Nicolas Sarkozy et de François Hollande, qui avait promis lors de sa campagne présidentielle le 5 avril 2012 la reconnaissance des Harkis :

« Je veux vous faire part de mon intention d'assurer aux Harkis et à leurs descendants la reconnaissance de la République »....a dit François Hollande.

Cette promesse ne s'est pas traduite en actes.

Ni par la reconnaissance de la responsabilité des massacres et de l'abandon des Harkis par l'Etat français et des mauvaises conditions de leur accueil en France après leur exil forcé.....

Il reste beaucoup à faire pour que l'on puisse retrouver notre dignité, notre fierté et notre honneur.

Il faut que la France sache que nous n'avons pas d'autre nation : les harkis sont fiers d'être français et ne possèdent qu'une seule nationalité.Pour respecter et servir la France avec honneur et fierté.

Une base fondamentale pour notre République : c'est dans cet esprit que nous sommes respectueux de ses valeurs les plus chères.

Non pas du référendum d'avril 1962 que la France n'a pas su faire respecter à cette époque... »

Ce que l'on enseigne aussi dans les cours d'éducation civique.
Le respect des symboles et des valeurs de notre République.

Emmanuelle, une des filles de Louiza et d'Hocine dit « qu'il n'est jamais trop tard pour reconnaître, pour demander pardon...qu'il n'y a pas à rougir de son histoire ».

L'interview et le film s'achèvent sur les mots d'Hamid.



« La guerre d'Algérie ne s'est jamais achevée le 19 mars 1962 , date de l'indépendance après la signature des accords d'Evian le 18 mars.

Cette date-là, nous ne la reconnaissons pas.

Nous ne la reconnâtrons jamais car elle marque justement pour les harkis le début des massacres de masse en Algérie !

Les deux seules qui comptent pour nous sont celles du 12 mai (1962), journée de l'abandon officiel des Harkis et celle du 25 septembre qui est la journée nationale d'hommage aux Harkis avec des cérémonies officielles et le discours du Président de la République.

Avec les autorités civiles et militaires, les élus et les représentants des associations. »

A l'issue de l'interview, les premières impressions de Manon, d'Audrey et de Léna sont univoques et formelles :

« Avec ce reportage, nous voulions sortir des carcans classiques de la guerre d'Algérie, de l'après 1962, des camps et trouver une famille qui avait réussi à les quitter ces zones d'accueil pour vivre ailleurs et libre.

Une famille qui pouvait aussi témoigner de l'intégration, de l'inégalité et de l'égalité des chances, de la tolérance et des valeurs humaines, qui a connu le mépris et la misère mais qui a tissé des valeurs à force de courage, de respect et de dignité.

Avec Hocine et Louiza nous avons vu une famille qui est restée fière de ses origines, de son parcours, et de la réussite de ses enfants.

Une famille qui n'a jamais perdu son honneur même quand elle était sans ressource, qui ne s'est pas uniquement raccrochée à la religion et à ses traditions, mais qui a su s'ouvrir pour partager tout ce qu'elle avait et s'intégrer.

Une famille courageuse qui a su se contenter pour vivre, pour exister, développer sa vie de relation indispensable au maintien de son statut social d'intégration et des compétences pour aider ses enfants. Un appendice indispensable pour s'en sortir et rendu effectif par une belle volonté et une implication sociale remarquable dans le travail et la construction d'un nouveau destin.

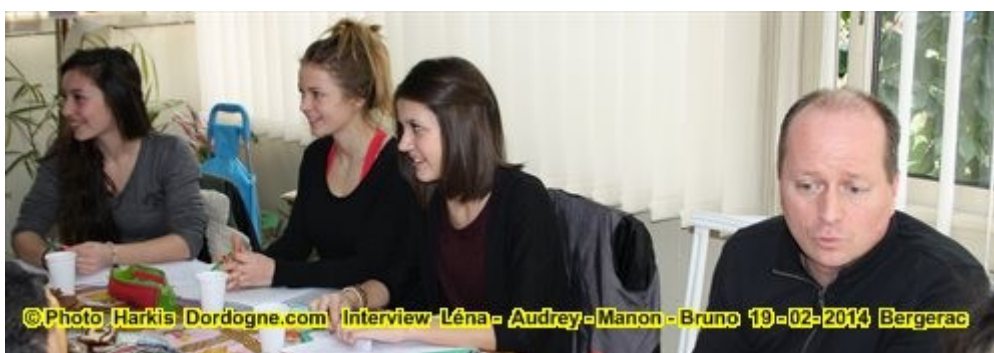
« Ce sont les difficultés qui nous ont fait avancer dit Louiza .Dans ce contexte, on a eu besoin de les surpasser pour nos enfants. »

Nous avons pour objectif de rapprocher la vie des rapatriés d' hier et d'aujourd'hui pour faire un vrai travail sur l'histoire et l'identité : pour faire vivre la mémoire des harkis.

On a vraiment senti chez eux cette volonté et le besoin de transmettre leur histoire, de partager avec le coeur, de faire vivre le souvenir, au sens le plus riche du terme.....

Il n'est pas commun de parler du drame et du sort des harkis, avec cette attention constamment répétée.

Hocine et Louiza ont été très généreux dans cette interview. Ils ont beaucoup donné d'eux-mêmes et sont restés disponibles pour expliquer et nous faire comprendre la guerre d'Algérie, leur parcours, leurs difficultés et leurs efforts d'intégration.



Nous nous sommes attachées à faire passer cette histoire par le récit de cette famille, mise en scène pour le film et nos questions, pour tenir lieu de tout un groupe, dont nous avons d'autres archives : il en est résulté un récit chaleureux et animé qui a remporté l'adhésion de tous, qui doit constituer le lecteur de notre travail en public attentif à cette réalité, déjà connue mais jusque-là lointaine et un peu méconnue pour nous.....

Sabrina Khemache a 17 ans : elle nous a dit que les enfants, petits-enfants sont convaincus qu'il est de leur devoir de contribuer, avec leurs moyens, à la lutte familiale de chaque instant pour la reconnaissance des harkis et de leurs familles. C'est bien qu'elle ait pu être associée à l'interview et au film. Son histoire familiale est un vrai patrimoine mais aussi par le biais du réseau de relations au sein duquel elle fait vivre ses souvenirs. Elle a repris le flambeau et a fait le pari de l'espoir pour que les harkis aient leur vraie place dans l'histoire de notre pays.

Le passage d'une trajectoire culturelle et sociale à l'autre que nous avons trouvé particulièrement sensible..et qui a une forte signification symbolique.

Une forme de légitimité culturelle et de réappropriation de l'histoire commune....

Au final, un témoignage émouvant et consistant est une passerelle intéressante entre l'histoire générale que nous apprenons en classe et l'histoire locale, qui doit aussi être connue et partagée par tous.

Avec cette belle dimension et quelques images plus positives.

Le respect, c'est avoir de l'égard et de la considération. C'est savoir écouter, savoir entendre... ;

Nous avons retenu un beau message de vie et d'espoir.

Preuve que l'histoire des harkis évolue constamment... C'est la question des rapports entre histoire et mémoire qui est la plus intéressante dans notre travail : c'est celle qui nous a convaincu de faire cette interview et de participer au montage du reportage.

Ils nous ont permis d'être en parfaite harmonie avec les objectifs de notre recherche et notre problématique : nous avons même été au-delà de nos hypothèses de travail ! ».

Le travail des trois lycéennes de Villeneuve donnera lieu à la **production d'un mémoire et d'un petit film intitulé « Coeurs de harkis », monté et réalisé par Gérard Gente.**

La recherche et l'interview leur ont fait prendre plus de distance par rapport aux positions prises au début de l'exposé et permis de mieux distinguer dans la guerre et ses suites les statuts et les répertoires des rôles qui ont été et restent attachés aux harkis et à leurs descendants.

L'occasion de remercier toutes les personnes qui ont de près ou de loin permis la bonne réalisation de ce travail : Farida Gente, Fatiha Foudi, Sabrina Allali, Guy Regazzacci, Rabah Bouhoudi, Emmanuelle Grelier, Yamina Abassi, Farida Mouhoubi, Hamid et Sabrina Khemache, ainsi que nos 3 professeurs d'histoire et de français du lycée Georges Leygues de Villeneuve et du collègue Jean Boucheron de Castillonnès.

Une interview et un film réalisés par Léna, Audrey et Manon avec Louiza et Hocine Mouhoubi, Sabrina et Hamid Kehmache à Bergerac le 19 février 2014.



